

La démarche trahit presque toujours l'âge du marcheur. Le petit enfant va d'un pas rieur et curieux. En chemin, il se dresse constamment sur la pointe des pieds pour voir ce qui lui échappe à cause de sa taille. Personne n'y trouve à redire, tant que cette taille n'atteint pas un mètre cinquante. Après quoi la démarche devient pendant un moment quelque peu insolente, arrogante même, ou bien, au contraire, effacée, avec une légère inclinaison, à peine marquée, en avant. C'est loin de plaire à tout le monde, bien entendu, et suscite même de l'appréhension chez les passants: sait-on ce dont est capable un homme qui marche de pareille façon?! Mais ensuite, tout dépend des individus. Certains, à vingt ans, marchent droit devant eux, d'autres un peu de travers – c'est là déjà une question de position existentielle et de degré d'inquiétude. Cependant la présente règle n'est active que durant la journée. La nuit, on peut s'affranchir de sa démarche et de son âge. La nuit est libératrice. En particulier la nuit du 17 au 18 septembre.

Les bruits de pas en cette nuit de septembre 2011 provenaient tout à la fois des rues Grouchevski, Zelionaïa, Fiodorov et Zamarstinovskaïa, ainsi que du parc Stryski, dont les arbres hébergent depuis des lustres les nuées de corneilles qui, le jour, s'engraissent à la décharge municipale du village de Gribovitchi.

C'étaient les pas « solo » de personnes cheminant chacune de son côté, qui jamais, même à l'interminable époque soviétique, n'avaient su marcher au pas. Qu'un jeune tambour tente de discipliner leur marche, il se serait dans l'instant trouvé victime de « légers dommages corporels ». Ces

gens-là étaient en effet positivement incapables d'en infliger de graves. Quand même auraient-ils appris que le «jeune tambour», récemment admis dans leur cercle restreint, se révélait être un mouchard. Cercle qui du reste n'était devenu vraiment restreint que depuis peu. Naguère, vingt-cinq ou trente ans plus tôt, il comptait encore une cinquantaine de membres, et à la mi-septembre, chaque année, s'enflait de manière considérable, complété par d'autres adeptes arrivant en auto-stop, en train ou simplement à pied.

À hauteur du monastère Saint-Alphonse de l'ordre du Très-Saint-Rédempteur, les pas d'un des marcheurs se firent plus nerveux. On l'entendait se hâter. La rue Zamarstinovskaïa qu'il suivait avec tant de célérité aurait pu autrefois tendre sa main de brique jusqu'au village des Brioukhovitchi, mais pour une raison ou une autre elle ne s'y était pas résolue. Par sa longueur, elle eût cependant rendu jaloux bien des boulevards parisiens, et si on l'eût tronçonnée en plusieurs morceaux égaux et qu'on eût redisposé ces derniers en plusieurs lignes se coupant correctement l'une l'autre à angle droit, on eût obtenu un parfait centre-ville allemand chargé de noble histoire. En avait-elle vu, en effet, cette rue Zamarstinovskaïa, au cours de sa longue existence ! Une existence appelée à perdurer. Les rues vivent longtemps, survivent aux hommes qui la peuplent, génération après génération. Rue Zamarstinovskaïa, on avait toujours beaucoup prié, mais aussi produit et bu quantité de vodka et de liqueurs. La filmothèque du bureau régional de distribution y conservait des œuvres qui étaient montrées, juste à côté, au cinéma Chevtchenko. On y enseignait à planter des jardins et à cultiver des légumes, on y apprenait à conduire des automobiles, on y soignait même les agents de police malades ou bien blessés. On continue du reste à les soigner dans cette rue. On les soigne, et dans la chapelle attenante on dit la messe à la mémoire de ceux qui n'ont pu «reprendre leur

service». Tout doit obéir aux règles, et chaque mouvement entamé doit posséder la marque d'un achèvement futur, de même que toute proposition, quel que soit le nombre de virgules qu'elle contienne, est tenue de se terminer par un point, peu importe sa nature.

Le marcheur, qui avait passé sa vie, plutôt riche en événements, tout au bout de la rue Zamarstinovskaïa, portait toujours celle-ci en lui. Il la sentait, comme un bon conducteur sent le gabarit de sa voiture sans y prêter d'attention particulière, sachant à l'avance si elle passe ou non par tel ou tel passage étroit.

Son visage était abrité du ciel par un chapeau de cuir marron à larges bords. S'échappant du chapeau, de longs cheveux grisonnants lui tombaient sur les épaules. Inutile, sans doute, de mentionner d'autres détails. Sauf peut-être les hautes bottines, d'aspect militaire, lacets étroitement serrés, de fabrication nationale, un robuste modèle citadin qui depuis une cinquantaine d'années portait le nom d'«écrase-merde». Les Chinois n'avaient toujours pas appris à produire ce modèle. Ils avaient l'impression d'y consacrer trop de caoutchouc de solidité et de qualité supérieures, et trop de peau brute. Les derniers bastions de l'industrie de l'écrase-merde restent pour l'instant la Biélorussie et la Transnistrie. Mais à Lviv également subsistent d'habiles artisans capables non seulement de coudre à la main avec une alêne d'épais morceaux de cuir de porc, mais aussi d'assembler l'empeigne d'une chaussure et sa semelle avec plus d'efficacité que le régime soviétique n'en a jamais déployé pour réunir les parties occidentales et orientales de l'Ukraine. Ces mêmes artisans savent deviner au bruit si un cordonnier a bâclé son travail ou bien œuvré avec conscience. Les deux semelles en effet doivent résonner à l'unisson. Et à Lviv, ville de haute culture musicale, ce point est particulièrement important. Il ne faudrait pas que le talon gauche heurtât le pavé comme un talon gauche, et le droit

comme un talon droit! Ils doivent sonner comme un couple. Comme un couple amoureux du chemin.

Un téléphone portable retentit dans la poche de l'homme en marche.

«Alik, tu es encore loin? s'enquit la voix d'un vieil ami.

– On n'est pas des Allemands, on n'a pas à se presser, répondit l'homme. Et toi, où es-tu?

– Rue de Lytchakov.

– Compris, dit Alik. J'y suis dans un instant.»

Quand Alik arriva aux portes closes du cimetière, une dizaine de personnes sortirent de sous les arbres voisins. Ils s'avancèrent sans hâte et l'entourèrent pendant qu'il tirait de sa poche la clef du portail.

Ladite clef était déjà engagée dans la serrure du cadenas et prête à actionner le mécanisme quand un bruit de pas précipités retentit derrière le groupe. Alik tourna la tête et vit s'approcher un géant de près de deux mètres, aux épaules un peu voûtées, et dont les longs cheveux gris semblaient dire: «Je suis des vôtres.»

«*Labas vakaras!* dit le nouveau venu dans un souffle. Excusez-moi, j'ai failli être en retard!

– Audrius? s'exclama Alik, surpris, après avoir toisé du regard le géant depuis le sommet du crâne jusqu'au bout de ses chaussures pointues. Tu es venu en train?

– Oui, par Kiev», répondit l'autre.

Tous s'approchèrent d'Audrius pour l'embrasser.

«Il y a longtemps qu'on ne t'avait vu», dit Alik.

Faisant face de nouveau au portail, il tourna la clef, et l'anneau d'acier du cadenas sortit de son logement.

Ils traversèrent une partie du cimetière en silence. Parvenus au sommet de la colline, ils regardèrent autour d'eux. Alik agita la main pour inviter tous les autres à le suivre et les guida entre les tombes et les enclos. Ils s'arrê-

tèrent devant une croix de fer qui semblait s'être dissimulée tout exprès derrière le tronc d'un vieil arbre flanqué de deux buissons touffus, pour échapper à la vue des autres sépultures. Point de barrière en cet endroit. Le groupe d'hommes chevelus aux visages marqués par l'âge s'attoupa autour du modeste symbole funéraire. Impossible de lire le prénom et le nom du défunt sur la plaque de métal rouillée soudée au centre de la croix. L'un des arrivants s'accroupit devant celle-ci, planta ses genoux au bord du monticule de terre, et tira un petit paquet de la poche de sa veste. Il le déballa. Posa dans l'herbe un pot de peinture blanche. Dans sa main apparut un pinceau.

D'une main ferme, il traça sur la plaque en lettres grasses : *Jimi Hendrix 1942-1970.*

Une branche craqua dans le silence paisible. Quelque part, tout près. Alik tendit l'oreille. Un autre craquement. Les feuilles mortes émettaient un bruissement plaintif sous les pas de l'inconnu.

« Un gardien ? » songea Alik.

Un homme de taille modeste, coiffé d'une casquette, se rapprochait d'eux par le même sentier, contournant tombes et enclos. Un quidam ordinaire. Le groupe suivit sa progression avec indifférence. La curiosité est l'apanage de la jeunesse, or les individus rassemblés là avaient largement passé la cinquantaine.

L'importun s'arrêta à distance polie et déclara d'une voix bien distincte, tel un speaker de télévision :

« Je vous demande pardon. Il y a longtemps que je voulais... que je voulais vous parler... »

– Allez-y, lui accorda Alik avec calme.

– Vous ne me reconnaissez pas ? » demanda l'homme.

Et il ôta sa casquette, découvrant des cheveux coupés ras.

Le visage du nouveau venu, en dépit de l'heure tardive, était suffisamment éclairé par la lune. Cependant, même

éclairé, ce visage ne disait rien à Alik. Un visage quelconque, comme le monde en estampait des milliards: des oreilles, un nez, des yeux, tout cela calqué sur la même norme ISO, sans défaut, sans piquant ni discordance qui sautent aux yeux et puissent s'imprimer dans la mémoire.

Alik secoua négativement la tête.

«Comment ça! répliqua l'autre d'un ton offensé. Nous étions proches. Contre votre volonté, bien sûr. Je suis le capitaine Riabtsev, du KGB.

– Oh! » s'exclama Alik malgré lui, et il cligna les paupières, les yeux toujours fixés sur le visage de son interlocuteur. «Mais que faites-vous ici? Vous devez être à la retraite à présent, non?

– Capitaine de réserve, corrigea Riabtsev. C'est presque la même chose... Je voulais m'excuser... Et vous dire deux, trois choses.

– Eh bien, excusez-vous! répondit Alik en haussant les épaules. Mais vite. Nous ne sommes pas réunis ici pour vous écouter. »

Sur quoi il hocha la tête en direction de la croix de fer et de l'inscription toute fraîche à la peinture blanche.

Le capitaine recoiffa sa casquette puis toussa pour s'éclaircir la gorge.

«Eh bien, que dire, pardonnez-nous, les gars! Et moi et Mezentsev. Je l'ai enterré il n'y a pas longtemps... cancer de la vessie...

– On est obligés de l'écouter?» demanda d'une voix mécontente un nommé Penzel, un gros bonhomme aussi chevelu que barbu, vêtu d'un blouson de cuir, qui ressemblait davantage à un *biker* qu'à un hippie.

«Bon, accordons-lui une minute, soupira Alik. Allez-y, capitaine, et montrez-vous laconique! Les gars perdent patience!

– S'il faut faire court... » Riabtsev baissa la voix et adopta un débit plus précipité. «Alors d'abord, je dois vous remercier

de m'avoir fait connaître à l'époque, voici trente-cinq ans, Jimi Hendrix ! Il a bouleversé mon existence. À cause de lui, j'ai perdu tout intérêt pour ma carrière. C'est pourquoi je ne suis toujours que capitaine, et non colonel... Et c'est pourquoi aussi, les copains et moi avons réussi, en 1978, à obtenir pour vous une petite partie de son corps : sa main. Pour que Jimi ait également sa tombe ici, à Lviv, et que vous ayez un endroit où célébrer l'anniversaire de sa mort !

– Quoi?! » Les yeux d'Alik s'étaient arrondis. « Mais ce sont des gars des pays baltes qui ont rapporté sa main, avec l'aide de la diaspora lituanienne des États-Unis ! Dis-lui, Audrius ! Rappelle-toi !

– C'est vrai, acquiesça Audrius. Je me souviens de ces mecs : Ionas, Kiastutis, Ramunas...

– Bien sûr, ce sont eux qui vous ont remis la main, mais ce sont nos hommes qui la leur ont rapportée des États-Unis. »

Le capitaine Riabtsev prononçait à nouveau ses mots d'un ton ferme, avec une précision toute militaire, comme quand on donne des instructions.

« Moscou n'en a jamais rien su. C'est Mezentsev et moi qui, ici, à Lviv, avons eu l'idée d'une opération spéciale aux USA pour exhumer le corps en toute illégalité et en prélever une partie. Moscou a financé l'entreprise, mais s'ils avaient su toute la vérité, je ne serais pas là aujourd'hui à bavarder avec vous... »

L'un des présents poussa un pesant soupir. Le capitaine se tut un instant, cherchant des yeux le coupable.

« Si je vous raconte ça, c'est pour que vous ne nous gardiez pas rancune. Nous n'étions pas des bouledogues obtus. Je pourrais, ici même, vous dire la biographie de Jimi Hendrix année par année, je pourrais vous réciter de mémoire toutes les paroles de ses chansons dans le texte original. Je ne sais pas chanter, désolé ! Mes parents n'avaient pas d'argent pour acheter un piano, ni même une guitare.

Dans mon enfance, je n'ai jamais eu qu'un seul instrument de musique : un sifflet. Je suis content de ne pas être devenu agent de la circulation !

– Je me souviens de toi, déclara Alik d'un ton pensif. Si ce que tu dis est vrai, il nous faudra dégoter une table assez grande pour pouvoir tous... » Il désigna l'ensemble du groupe d'un geste circulaire. « ...nous y asseoir. Et boire en évoquant le passé plus en détail.

– Tout ce que j'ai dit est vrai, affirma Riabtsev. Je n'ai aucune raison de vous tromper. Je ne suis plus en fonction. Voilà quinze ans que j'ai quitté le service. »

Alik regarda à ses pieds sans dire mot. Son regard alla se poser sur la croix et l'inscription en lettres blanches.

« Jimi, tu entends ? dit-il en s'adressant à la croix. Les services secrets viennent encore se mêler de nos affaires. Mais nous n'allons rien changer entre nous. Nous ne t'avons jamais trahi, ni avant le 18 septembre 1970, ni après. Pas une seule année nous n'avons manqué de nous rassembler ici pour arranger ta tombe. Même quand on avait très envie de nous en empêcher ! »

Quelque part dans le voisinage, une ambulance passa à vive allure, sirène hurlante.

« Eh bien quoi, les gars ? lança Alik quand le silence fut retombé. Je commence ! »

Il tira de sa poche une plaquette de phénobarbital, préleva un comprimé, s'accroupit près de la tombe, laissa choir le cachet par terre et, après avoir attendu une minute, l'enfonça du bout de l'index, sous les racines de l'herbe.

« Dors tranquille », murmura-t-il avant de se redresser.

Le capitaine avait reculé d'un pas comme s'il craignait de déranger. Mais il restait là, immobile, à observer la scène.

Penzel, le barbu, vint s'accroupir à son tour devant la sépulture, un comprimé de somnifère au creux de sa main. Il accomplit le même rituel. Le suivant fut Audrius. Il psalmodia



quelques mots en lituanien, puis enfonça lui aussi son doigt dans le monticule de terre.

Le ciel au-dessus du cimetière de Lytchakov s'était assombri. Une pluie fine se mit à tomber sur les feuilles survivantes des arbres et des buissons. Celles-ci se mirent à bruire, à chuchoter, éveillant une sensation de danger dissimulé.

Alik regarda en l'air.

« Et voilà, comme l'année dernière, dit-il. Il est temps... »

Ils s'en retournèrent vers la sortie, descendant la butte, passant entre les tombes et les enclos, les caveaux et les monuments funéraires.

Les yeux d'Alik saisirent dans l'obscurité un grand christ cloué sur une croix de pierre. Il crut lire un instant une expression de bonheur sur le visage de Jésus crucifié.

Quand le portail fut refermé au cadenas, Alik se retrouva face au capitaine Riabtsev qu'il dominait d'une tête.

« Eh bien, les gars, on va la chercher, cette grande table ? » demanda-t-il, et sans attendre de réponse, il prit par la gauche et commença à longer l'enceinte du cimetière. Les autres lui emboîtèrent le pas, le capitaine fermant la marche.

Ils laissèrent bientôt derrière eux la large grille et son muret de brique. De chaque côté de la route dormaient à présent les maisons grises de la rue Metchnikov. Alik se sentit soudain une faiblesse dans les jambes. Il marchait en tête, montrant le chemin à ses vieux amis, ceux avec lesquels, en sa jeunesse, il était régulièrement arrêté et conduit à la section locale du ministère de l'Intérieur, et songeait en même temps qu'aucune grande table ne les attendait plus loin. Or ils en auraient eu tant besoin maintenant, de cette table. Autrefois, au mauvais vieux temps des Soviets, la moindre petite table de cuisine rectangulaire, garnie de tabourets, eût paru immense. Ce temps-là et ces tables-là appartenaient

désormais doublement au passé: c'était un autre siècle, et un autre pays. Aujourd'hui, on avait envie d'une vraie chaise – visiblement, avec les années, les fesses réclamaient de la douceur et du confort. Or la douceur et le confort, ça ne se trouve pas à tous les coins de rue.

Le souffle chaud d'un ami emplit le pavillon de son oreille:

« On pourrait peut-être aller au *George*? Guenyk y travaille comme gardien, il nous laissera entrer... »

Alik jeta un regard en coin à son interlocuteur, et accéléra le pas. La noirceur de l'air fluctuait soudain devant ses yeux, comme épaissie par un filet de fumée de cigarette.

« Le brouillard est en train de tomber », déclara le capitaine Riabtsev qui venait d'apparaître, à gauche, entre Alik et le mur d'une maison. « C'est un brouillard rampant, ajouta-t-il d'un ton de connaisseur. Il va nous inonder... Mieux vaudrait faire halte. »

Alik s'arrêta, aussitôt imité par les autres. Campés sous la plaque d'entrée d'un immeuble – *Rue Lytchakov, 84-1* – qu'une ampoule éclairait faiblement, tous voyaient l'obscurité s'emplir sous leurs yeux du lait aérien de la brume.

Encore un peu, et même la plaque parut s'éloigner pour devenir invisible.

« Alik, je vais y aller, fit la voix du capitaine Riabtsev. Une autre fois.

– Quand? demanda Alik.

– Tu n'as jamais déménagé, dit le capitaine d'une voix amicale. Je connais ton adresse depuis les années 70. Je passerai, je te raconterai tout. Peut-être même demain. »

Les gars prirent congé les uns des autres et se fondirent dans le brouillard nocturne. Ne resta plus qu'Audrius, presque collé à Alik, épaule contre épaule.

« Allons chez moi, proposa Alik à son ami lituanien. J'ai du *balzam*.

– Moi aussi: deux bouteilles de Triple Neuf<sup>1</sup>», répondit l'autre.

Alik sortit son téléphone portable. Il composa le numéro d'une compagnie de taxis, mais le central ne répondit pas. Il en essaya un autre, sans plus de résultat. Et soudain il entendit le bruit d'un moteur. Il se rappela qu'il se tenait près d'une route. De la semelle de sa bottine, il chercha le bord du trottoir et scruta les ténèbres du côté d'où semblait venir la voiture. Il descendit sur la chaussée, la main droite déjà levée.

Du brouillard laiteux émergèrent deux phares jaunes, à faible distance. Alik s'avança encore d'un pas pour qu'on pût mieux le voir. Un crissement de freins retentit alors, et le véhicule fonça sur le pavé mouillé, droit sur Alik. Le phare gauche le heurta au genou, il s'écarta d'un bond, battit des bras pour tenter de garder l'équilibre, mais en vain.

La voiture s'arrêta. La lumière s'alluma dans l'habitacle, permettant à Alik d'apercevoir deux visages effarés. L'un appartenait à un jeune type, d'une trentaine d'années peut-être, l'autre à un homme qui en accusait bien dix de plus. Le nez pointu et les moustaches bien taillées de ce dernier trahissaient l'étranger – un Polonais très certainement. Le plus jeune ouvrit la portière et descendit. Ses mains tremblaient.

«Vous n'avez rien de cassé? demanda-t-il à Alik qui s'était déjà remis debout et frottait son genou meurtri. Je ne vous avais pas vu!

– Ce n'est rien, ce n'est rien, répondit Alik. Audrius, tu es là? ajouta-t-il en regardant derrière lui.

– Je suis là, répondit son ami qui s'était rapproché de la voiture.

– Peut-être puis-je vous conduire quelque part? s'enquit le conducteur de la vieille Opel d'une voix mal assurée.

---

1. Le Triple Neuf est une variété lituanienne de *balzam*, autrement dit de ratafia aux plantes médicinales, et doit son nom aux 27 ingrédients qui entrent dans sa composition. (*Les notes sont du traducteur.*)

– Je voulais justement faire du stop, dit Alik d’un ton un peu perdu. On va rue Zamarstinovskaïa, tout au bout.

– Montez! »

Le conducteur avait ouvert la portière arrière, et d’un regard non dénué d’intérêt à présent, dévisageait ce couple d’amis plus très jeunes, à cheveux longs.

L’Opel redémarra et plongea à l’intérieur du lait brumeux, tel un sous-marin dans des eaux profondes et opaques.

« Vous ne seriez pas des hippies, par hasard? demanda le jeune conducteur à ses passagers de rencontre.

– Pourquoi “par hasard”, ça n’a rien d’un hasard si nous sommes des hippies! rétorqua Alik d’un ton ferme.

– J’ai vu un film au cinéma où on parlait de vous! continua le conducteur.

– De nous?! »

Alik et Audrius échangèrent un regard surpris.

« Il n’y a jamais eu de film sur nous, déclara Audrius avec son doux accent lituanien.

– Bon, pas sur vous personnellement, mais sur les hippies, corrigea l’autre. Sur les hippies américains partis en Inde se construire une sorte de ville destinée à une vie heureuse. Peut-être que cette ville n’existe plus. C’était il y a combien de temps déjà?!

– Combien de temps?! s’exclama Audrius presque indigné. Mais c’était hier! Pour qui vous nous prenez, pour des vieillards octogénaires? On a encore toute une vie à vivre! Et on ne sera pas à la retraite avant dix ou quinze ans! »

Le conducteur rentra la tête dans les épaules et se tut, désormais concentré sur la route totalement engloutie par la brume.

« Tu crois que Riabtsev a dit vrai? » demanda Alik à Audrius.

Celui-ci haussa les épaules pour toute réponse.

Ils roulèrent pendant une demi-heure, jusqu’à ce que surgissent au milieu du brouillard soudain éclairci les troncs

de plusieurs pins ainsi que la grille familière de l'hôpital de la police.

« Eh bien voilà, soupira le conducteur, soulagé. Vous allez plus loin ? »

– Oui, mais on y est presque à présent », répondit Alik avec un hochement de tête.